



Soudain l'été dernier Petite chronique d'un été violent...

Gérard Gromer

15 octobre 2015

La canicule, cet été ? De quoi être préoccupé ! La planète, c'était clair, allait tôt ou tard être privée d'eau salubre et d'air respirable. Les humains et autres mammifères, c'est déshydratés et asphyxiés qu'ils allaient finir leur odyssee sur terre ! J'avais rassemblé mes dernières forces pour fuir une ville écrasée de chaleur, une cité ralentie et à moitié désertée. Heureusement je savais où aller : ce n'était pas la première fois que je m'apprêtais à trouver abri et protection sur les hauteurs du massif vosgien. L'endroit était loin de tout, des centres commerciaux, des cafés, des restaurants, de la poste, des pharmacies, des points-presse. Je n'avais emporté ni ordinateur ni tablette ni iPod. J'étais déconnecté, sans identité numérique, dans l'impossibilité de recevoir ou d'envoyer des textos. Mais je n'étais pas isolé : des voisins me refilaient des exemplaires d'un quotidien régional qui citait souvent le *Spiegel* ou la *Bild Zeitung*. Il arrivait qu'un ami en djellaba me monte le journal *Libération* pour ne pas – me disait-il en souriant – me priver des dessins de Willem, bien plus éloquent sur l'actualité mondiale que n'importe quel édito. Par ailleurs j'avais accès aux matinales de l'info, je regardais vaguement les chaînes d'information continue, par petites doses, puis plus souvent. Difficile d'échapper aux médias et au contact qu'ils vous offrent en permanence avec le monde qui s'agite. Difficile même, surtout en montagne, d'éviter le rendez-vous matinal avec la météo. J'aime les regarder, les météo-girls, elles sont primesautières, bien entraînées et très professionnelles.

Donc j'avais manqué d'oxygène à Paris, je reprenais vie en altitude, je me préparais à vivre caché, heureux au milieu des sapins, disponible, insouciant, content à ne rien faire. Mais la météo, cet été, n'était pas seule à priver d'air les peuples. Je me suis réveillé en sursaut, et je me suis extrait de mon assoupissement postdémocratique. Difficile de changer d'assiette et de rythme, mais j'ai réussi à me polariser sur un conflit déjà ancien qui, tout à coup – nous sommes en juillet – prenait toute la place. J'assistais en direct, comme des millions de spectateurs dans le monde, je suppose, à l'étouffement calculé du peuple grec. L'ambiance à Athènes, était surchauffée. La Grèce, malade, fiévreuse, moribonde, « qui avait mal pris ses médicaments », était obligée d'accepter à son chevet des médecins à la Molière, trissotins des bureaux capitonnés de Bruxelles, diafoirus de la haute finance, en train de prescrire à la ronde purges et saignées. Tous s'activaient sous la houlette d'une tête dure de la finance, un inflexible docteur miracle, qui passait pour le vrai descendant d'Adenauer : Wolfgang Schäuble, études classiques grec et latin, protestant engagé, prédicateur à ses heures, ministre fédéral des finances allemandes. Père d'un nouveau *Wirtschaftswunder*¹.

La volonté de bouter la Grèce hors de la zone euro, de la ruiner, de la punir pour l'exemple, parce qu'elle refusait l'austérité, tout cet acharnement avait lieu au milieu d'une incroyable cacophonie. C'étaient des plans d'ajustement à n'en plus finir, des nuits de négociations dantesques, décidées dans la précipitation. Les mêmes mots revenaient inlassablement : troïka, eurogroupe, commissions, commissaires, émissaires, eurocrates. Il n'était question que de sanctions, de contraintes, certains mots déplaisaient comme « renégociation de la dette », que les Allemands avaient remplacé par un terme plus technique : « reprofilage » ! Quant aux chiffres de la dette grecque, ils étaient exhibés pour affoler les citoyens.

Je m'étais jusqu'ici représenté la BCE comme une sorte de temple de la monnaie, bâti dans les nuages à Francfort, sur les bords du Main, hors de portée des mortels, édifié pour veiller aux destinées de l'euro. Son hostilité affichée au gouvernement grec anti-austérité m'a ouvert les yeux et levé le voile sur ce qu'il en était de la gestion de la monnaie au sein de l'Union européenne. Nous avons certes perdu de

¹ « Miracle économique »

vue depuis longtemps l'Europe des pères fondateurs. Et sans doute est-ce l'essence même de l'idée européenne qui avait été entachée à jamais par deux guerres mondiales et l'entreprise d'extermination des juifs. Mais enfin, la construction européenne devait fournir la paix, la réconciliation, l'harmonie. Comment a-t-elle pu devenir cet outil redoutable de mise au pas des économies les plus faibles ? Et prendre le visage de cette institution hors-sol, abstraite, juridique ? Confisquée par la puissance la plus riche, l'Allemagne, seule à détenir les leviers de la décision ?

Je comprenais que le public allemand refuse l'idée de devoir à nouveau payer pour aider la Grèce, et que la chancelière et le grand argentier, l'aigle à deux têtes qui régnait sur l'Europe, n'aient pas voulu voir plus loin que le portefeuille. J'avais été, moi aussi, remonté contre cet État irresponsable, archaïque, qui n'avait pas de cadastre, maquillait ses chiffres, n'était capable ni d'enrayer la fraude fiscale ni de collecter l'impôt. Tant de milliards débloqués pour si peu de résultats ! Et puis, tous ces sites dénaturés par ce poison, le tourisme, qui éloigne à jamais le voyageur de nos anciens Grecs. Les Allemands avaient raison : « La Grèce, c'était le dernier wagon de l'Europe, celui qu'on ajoute pour charger les voitures des touristes qui partent en vacances. » Le bronze du grec ancien résonne encore au fond de la langue allemande. Ceux qui ont vu et entendu *L'Orestie* en allemand par la Schaubühne de Berlin savent de quoi je parle. J'ajoute que pour un intellectuel d'Outre-Rhin, la Grèce, c'est de là que tout est venu, c'est sa patrie. Comme elle a été la patrie de Hegel, Hölderlin, Nietzsche, Heidegger.

Qu'il y avait un nouvel ordre mondial, imposé par les multinationales et les empires financiers, plus personne ne l'ignorait. Que les oligarchies dominaient les institutions européennes à Bruxelles, à Berlin, cela aussi se savait. Et c'était vérifiable : on avait pris le risque de diviser l'Europe, de provoquer une catastrophe humanitaire, d'étouffer un peuple. Parler de solidarité européenne était hors de sujet. On aurait pu discuter, une alternative est toujours possible : thèse, antithèse, hypothèse ! Mais non : Varoufakis, l'imprévisible ex-ministre grec de l'économie, racontait dans un hebdomadaire comment le débat économique qu'il avait tenté de lancer n'avait rencontré chez ses homologues européens qu'« un regard vide » ! Je ne suis pas très à l'aise avec la rhétorique de la gauche radicale mais Syriza apportait de la fraîcheur, des propositions nouvelles, du mouvement contre la dette, contre

l'orthodoxie financière ! Un succès de Syriza aurait remis en cause trente années de néolibéralisme en Europe !

Un mot avait fait fortune : « grexit ». C'était Schaüble qui l'avait lancé. « Grexit » était repris, répété, propulsé, « grexit » tournait sur lui-même, arrivait de partout. Pour les uns il signifiait une menace, pour d'autres le salut. Pour tous, la possibilité de diviser l'Europe. L'expression procédait d'une didascalie shakespearienne : « Exit Ghost », le spectre sort. Le terme « grexit » était contagieux, il s'était communiqué à Varouflakis – Varoufexit –, puis il y eut d'autres expulsions, et des auto-exclusions, des démissions. Certains rêvaient d'un « frexit – sortie de la France de la zone euro – et coup sur coup, peu après le 15 août, c'était Alexis Tsipras qui sortait, avouant son incapacité à desserrer l'étau qui sanctionnait son pays.

Lors d'une nuit de pleine lune, féérique comme celle du *Songe d'une nuit d'été*, le mot EXIT s'était glissé dans mon sommeil sous les espèces du bonhomme vert sur fond blanc dont la silhouette, penchée en avant, indique toutes les issues du monde. Ce petit personnage, dont je m'attends toujours qu'il s'anime, voici qu'il me rendait visite. Je me voyais descendre un escalier de service dans une ambiance de conte de fées : il m'attendait en bas et me faisait signe en souriant. Ensuite je l'ai aperçu au fond d'un corridor puis sur le mur d'un parking. Il me saluait d'un air entendu. Enfin, minuscule marionnette mêlée aux esprits de la forêt, le bonhomme EXIT avait fini par se confondre avec ce qui restait de l'ancienne signalétique vosgienne, les petits disques rouges, les triangles bleus, les carrés jaunes et verts qui balisent aujourd'hui encore les sentiers romantiques et guident les randonneurs partis à l'aventure.

J'avais été réveillé un matin par l'appel sur mon portable d'une amie restée en ville. Elle s'était cloîtrée dans un deux-pièces avec des bassines d'eau et un ventilateur. Malgré l'interminable canicule, elle jubilait de tout son être. Elle voulait être la première à m'apprendre la grande nouvelle : la chancelière, qui assistait au festival de Bayreuth, avait fait une chute. Madame Merkel était une habituée du festival, et, pour ses admirateurs, c'était aussi l'occasion, la seule, de voir son époux. Ce samedi-là, en fin d'après-midi, celle que les Allemands appellent affectueusement Mutti, pendant l'entracte de *Tristan und Isolde*, avait avisé une chaise dans les jardins de l'épicentre du culte wagnérien. Le parc d'un temple aujourd'hui exorcisé,

longtemps fréquenté par les éclopés du nationalisme allemand. Qui s'expose encore, parfois, au retour des fantômes infréquentables, ces éternels revenants que n'atteint toujours pas l'injonction shakespearienne : « EXIT GHOST ».

Donc, une fois encore, l'impensable a réussi à surprendre ce pays, modèle de rigueur, de *Gründlichkeit*², de performances. Le siège choisi par la chancelière fédérale pour se détendre était pourri ! Ce qu'aucun adversaire politique n'avait obtenu s'était réalisé : la chute du chef du gouvernement allemand.

La gestion par Angela Merkel de la crise grecque, la ligne dure qu'elle avait adoptée sans tenir compte des conséquences politiques de son intransigeance, sa soumission aux protocoles bureaucratiques et, surtout, son manque de conviction européenne avaient ravivé dans le monde l'image honnie d'une Allemagne cynique et dominatrice. Quelques lignes dans un journal régional avaient, au bon moment, enrichi ma réflexion. À l'évidence, les risques que la canicule faisait courir aux personnes âgées n'épargnaient pas les personnalités qui avaient connu honneur et gloire, même si elles bénéficiaient, comme je le supposais, d'un suivi qui ne laissait rien au hasard. Ainsi Helmut Schmidt, aujourd'hui presque centenaire, malgré son statut d'ancien chancelier, avait été hospitalisé pour des problèmes de déshydratation. L'information m'avait ramené trente-cinq ans en arrière. Les Allemands, déjà sous Adenauer, à l'époque de la RFA, s'étaient engagés comme un seul homme dans l'effort de reconstruction. Ils étaient aussi déterminés à survivre qu'à oublier. Le cinéma offre parfois d'utiles repères. Je m'étais souvenu tout à coup de *La Scandaleuse de Berlin*, tourné par Billy Wilder seulement deux ans après la fin de la guerre. Marlene Dietrich chantait dans un cabaret : « Dans les ruines de Berlin, les arbres en fleurs parfument ton chemin... » Les extérieurs avaient été filmés sur les lieux même. Les bourreaux venaient de devenir les victimes, et j'observais les premiers signes du miracle économique. La ville était privée de tout mais les ruines avaient été méticuleusement rangées et les artères dégagées avec soin. Helmut Schmidt, ensuite, avait tiré le meilleur du volontarisme germanique. Son pays était redevenu une grande puissance. Mais l'ancien dirigeant SPD avait aussi été une autorité morale, affirmant que Berlin, étant donné son passé nazi, ne pouvait

² Ici, de « sérieux », de « solidité ».

s'autoriser à mener une politique européenne basée sur la seule défense des intérêts économiques.

À Paris, en quête de fraîcheur, j'avais vu dans une salle climatisée, peu avant de partir dans les Vosges, le dernier film de Barbet Schroeder, *Amnesia*. Le cinéaste éprouvait le besoin de revenir sur les années 1990. Il avait fait le portrait d'une septuagénaire allemande, Marthe Keller, traumatisée par la shoah. Elle avait fui, s'était exilée à Ibiza, vivait seule, au bord de la mer, dans une maison blanche, sans électricité. Elle ne supportait pas de se reconnaître en tant qu'Allemande, refusait la langue, la culture de son pays. La rupture était sans appel. Pas question, par exemple, d'entrer dans une Volkswagen.

Les Allemands dans leur ensemble, étant donné le passé criminel de leurs prédécesseurs, ne tenaient plus beaucoup, inconsciemment ou non, à être allemands. D'où les conséquences démographiques : les Allemands peinent à se reproduire. Les petits Allemands « pas encore nés » (*Ungeborenen*) se cherchent en vain un père, une mère, une patrie. Ils ont beau appeler, se presser derrière la porte : les cœurs des couples allemands sont fermés. Les jeunes oublient qu'ils sont « les ponts lancés au-dessus de l'abîme, sur lesquels les morts retournent à la vie ».

Dans les années 1980, les années Helmut Schmidt, et dans les années 1990 qu'évoquait Barbet Schroeder, les rescapés des camps étaient vivants, et peu écoutés, et les bourreaux, eux aussi, étaient toujours là. La shoah occupait les esprits ainsi que les tentatives pour occulter, refouler, falsifier le passé nazi. Il avait fallu le procès Eichmann en 1961 pour rétablir la réalité de l'holocauste devant l'histoire. Le travail des historiens avait commencé avec la disparition des derniers déportés. Les enfants de ceux-ci, à leur tour, témoignaient de ce qu'ils avaient entendu, et aussi de ce qui n'avait pas été dit, mais qui avait été vécu « dans un silence qui hurle » (Béatrice Bautman).

Aujourd'hui en Allemagne, le silence ne hurle plus, mais il continue, il vit, et les récits des camps sont devenus audibles. Les faits, la « clinique des faits » établis par les historiens, ne sont plus ignorés. L'Allemagne a aussi multiplié sur son sol les musées didactiques, les centres de documentation, les mémoriaux et les fameux

*Stolpersteine*³. Et cet été, dans sa lutte contre la déficience historique, elle n'a pas manqué de faire savoir, dans la presse et dans les médias, qu'elle invitait les Européens, pour le 70^{ème} anniversaire de l'ouverture des camps, à se rendre à Auschwitz, à s'exposer au choc que produit la visite de ce lieu, à regarder les photos, la montagne de chaussures, de lunettes, de cheveux, et à imaginer la vie quotidienne de cet enfer. S'il est inutile de chercher à comprendre, ou de juger, il importe par contre de ne pas oublier, et de s'engager à faire respecter le « plus jamais ça ».

Pour autant, pas question de tenir les Allemands éternellement pour responsables. L'Allemagne s'est libérée de ses démons. Il est toujours aussi difficile, aussi douloureux d'aller à Auschwitz, surtout quand on est un descendant de déporté. Mais tous les observateurs l'ont remarqué : les camps d'extermination, les chambres à gaz n'imposent plus le silence et le recueillement. Ces lieux de de mémoire n'ont pas forcément perdu leur portée symbolique, mais le Spectacle est passé par là, on se promène à Auschwitz en short, on se fait des *selfies* sur les rails de Birkenau ou aux portes du Struthof. Et les mémoriaux n'inspirent plus aucun sentiment de gravité et de sérieux. Moi-même, en visitant à Berlin le Mémorial aux juifs assassinés, je m'étais senti plutôt sur un terrain de jeu. J'avais joué avec d'autres visiteurs à cache-cache parmi les stèles en béton qui bordent le Tiergarten entre la Porte de Brandebourg et la Potsdamer Platz.

J'avais été surpris, comme tant d'autres, par la brutalité toute teutonique avec laquelle l'Allemagne avait dicté ses exigences et obtenu, après un bras de fer de cinq mois, l'asphyxie et la mise sous tutelle de la Grèce. Le gouvernement allemand avait-il perdu de vue ses responsabilités démocratiques et ses devoirs vis-à-vis du projet européen ? Avait-on oublié à Berlin les leçons du passé et le maintien d'une éthique ? En vérité le paysage moral de l'Europe s'était assombri et les voix n'ont pas manqué Outre-Rhin et dans le monde pour annoncer le retour d'une Allemagne arrogante, obscure et xénophobe. Ainsi les périls qui dormaient au fond de sa pensée n'avaient toujours pas été liquidés ? Beaucoup étaient conscients des dommages collatéraux laissés par le dogmatisme économique de Schäuble, ce

³ Les *Stolpersteine* (littéralement : « pierres sur lesquelles on trébuche ») désignent les pierres gravées honorant la mémoire d'une victime du nazisme.

nouveau Docteur Mabuse, et de cette fille de pasteur aux postures frigorifiantes, dont le portrait comme *Trümmerfrau*⁴ trônant sur un champ de ruines avait fait la une du magazine *Der Spiegel*.

Il a fallu que saint Paul, sur le chemin de Damas, tombe de cheval pour avoir la révélation et voir la lumière. Angela Merkel, elle, n'était tombée que d'une chaise. Mais sa chute aura, elle aussi, été son chemin de Damas. Je m'étais dit que cet incident, interprété à tort par certains médias sur la Toile comme un malaise, pouvait être reçu par les démocrates comme un encouragement à résister au chantage d'institutions obnubilées par les signes comptables de la réussite. Après tout, le rêve, qui était en train de s'évanouir avec les derniers feux de cet été si violent, d'une troisième voie au sein de la zone euro, pouvait bien se ranimer un jour ! Mais l'amie qui m'avait annoncé en jubilant le chute de la chancelière n'avait pas plus prévu que moi le retentissement qu'allait avoir pour la postérité cet incident. Elle était amoureuse de bel canto et de musique baroque et affichait facilement son hostilité à Wagner. C'était le coup de projecteur sur Bayreuth, provoqué par cette chute, qui l'avait excitée, et non les conséquences politiques causées par la défaillance d'un siège de jardin. Car au moment même où la chaise cédait, il était arrivé quelque chose à la chancelière. Jusqu'ici la finance avait été pour elle comme un absolu. Et voilà qu'elle oubliait l'argent et que, d'un regard, d'un seul, à la vitesse d'un flash, lui apparaissait la tragédie de la transhumance sans fin du troupeau humain qui sillonnait l'Europe. En même temps elle revoyait les morts, les naufragés, par milliers, en Méditerranée, les soixante-et-onze victimes asphyxiées dans un camion sur une autoroute d'Autriche, l'image du petit Syrien mort, échoué sur une plage turque. Les réfugiés avaient fui le chaos comme on s'échappe d'une maison en feu. Les survivants s'étaient coltiné les murs, les barbelés, les chiens policiers, les bombes lacrymogènes, ils affluaient aux portes de l'Europe et, par l'Autriche, la Hongrie, les Balkans, se rapprochaient de l'Allemagne.

Angela était froide, abrupte en politique. Je l'entends encore qui répétait devant les députés au Bundestag : « Avec moi, il n'y aura pas d'effacement de la dette

⁴ Les *Trümmerfrauen* (« femmes des ruines ») désignent les femmes allemandes, souvent veuves ou dont les maris sont absents (soldats prisonniers, disparus ou invalides), qui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, entreprennent le déblaiement des villes bombardées et la reconstruction du pays.

grecque ! » Mais ce jour-là, le cœur de Mutti s'était ouvert, une hache invisible avait brisé la glace. « Wenn das Herz aus Kristall zerbricht in einem Schrei... » (Si le cœur de cristal se brise en un cri...) Face à la crise migratoire, plus grave que la crise financière et que le problème grec, Angela Merkel, sans attendre une décision de la pusillanime Europe, renversait les perspectives et prenait ses responsabilités. Berlin allait accueillir 800 000 demandeurs d'asile ! « Ce que nous vivons va continuer à nous occuper dans les années à venir, nous changer, et nous voulons que le changement soit positif. » Ah ce « nous » ! La population se voyait embarquée dans une aventure qui sidérait une Europe tétanisée par les égoïsmes nationaux. Angela, ange gardien des réfugiés ! Ou pour le dire avec *Charlie Hebdo* : « Merkel, du casque à pic à l'auréole ! » Et voilà la sévère Angela, toute émue, qui se fait prendre en *selfie* par des Syriens, à la gare de Munich !

Les exodes, les déplacements en masse, les Allemands en avaient l'expérience. Beaucoup avaient été des réfugiés, dans l'immédiat après-guerre, puis pendant la réunification. De là le savoir-faire des associations caritatives allemandes et la multiplication des bénévoles et des initiatives après l'appel de la chancelière. L'élan de solidarité s'était concrétisé par d'innombrables hébergements – gymnases, casernes, foyers, tentes, chapiteaux élevés à la hâte et proposés aux candidats à l'asile – pendant qu'arrivaient de partout les volontaires, interprètes, travailleurs sociaux, enseignants, infirmiers, que se montaient les antennes pour l'aide administrative, le traitement des données, la mise en œuvre des cours de langue et la scolarisation des enfants. À 66 %, tout un pays, en état d'alerte, ouvrait ses bras à la foule des migrants.

Il ne fallait voir dans l'initiative de Mutti, paraît-il, qu'un froid calcul. Elle était dictée, m'avait-on dit et répété, par la vitalité économique de l'Allemagne et par sa démographie en berne. Le patronat, Outre-Rhin, était soulagé de voir arriver ces travailleurs souvent qualifiés, qui allaient être la réponse à la pénurie de main d'œuvre. Ensuite, dans ce pays qui avait du souffle mais qui peinait à se reproduire, le vieillissement était bien plus désintérateur, socialement, que l'intégration de quelques centaines de milliers de nouveaux venus, qui ne risquaient pas d'altérer l'identité allemande ! À vrai dire j'étais agacé par ces arguments et je regrettais les considérations réductrices que je trouvais dans la presse, les médias, les réseaux

sociaux. J'avais le sentiment qu'avec la décision de la chancelière quelque chose d'inouï venait de se produire. Joachim Gauck, le sympathique président de la République Fédérale, rêvait d'une Allemagne « lumineuse », qui se serait enfin dégagée de tout ce qui, en elle, avait persisté d'« obscur et de xénophobe ». Je songeais à ce poème de Heine, « Deutschland, ein Wintermärchen », dans lequel il évoquait les « hordes blondes ». Elles avaient préservé la terre allemande de la contamination romaine mais avaient, hélas, fini par incarner les forces les plus sombres, les plus archaïques : celles qui visent à ancrer l'idée de nation dans le sol, le sang, la race, les racines.

Les rescapés des camps ont disparu et on s'efforce de ne pas perdre leur mémoire. Mais la planète se peuple de migrants, d'errants, d'apatrides, de clandestins. Ces réfugiés annoncent un monde qui verra s'étendre et se généraliser les délocalisations identitaires. Le défi est de rendre la Terre habitable alors que la promiscuité guette et que « les force obscures et xénophobes » existent toujours. Les étrangers qui arrivent sur notre continent ont été contraints de « larguer les amarres ». Ils fuient, le trajet est interminable et périlleux, on les écarte, on les bloque, on les coince, on les enferme. Dans leur tête, ils sont encore là-bas, en Syrie, en Irak, en Lybie. Mais ils sont aussi, déjà, des citoyens du monde, en quête d'un nouveau cadre de citoyenneté, et pourquoi pas, de vie nouvelle.

L'Allemagne, depuis peu, leur apporte aide et hospitalité. Elle les accueille comme une chance et elle applaudit quand ils arrivent en nombre dans les gares, les villes, et sur les lieux de travail. Et j'ai eu, moi aussi, la vision, cette vue d'ensemble : « Plötzlich diese Übersicht ! » J'ai crié – je me souviens – : « La voilà l'Allemagne rêvée par Johachim Gauck, l'Allemagne lumineuse ! » Enfin un État prêt, après les terribles expériences du passé, à éradiquer à jamais le nationalisme du sang, du territoire, de la race. Prêt à vivre et à penser autrement les notions d'origine, d'identité, de sécurité. Capable de ne plus faire de la référence à la généalogie une priorité. Bref, une communauté rassemblant sous un même credo, au risque de perdre pied, de voir disparaître sa substance, mais délivrée, des hommes et des femmes unis par leur seule volonté !

Si l'étranger vient d'ailleurs, il dort aussi en chacun, et ne demande qu'à s'éveiller. Le pays de Goethe lui offre peut-être cette opportunité : être le lieu où l'étrangeté se partage et où chacun pourrait devenir par rapport à autrui et à soi-même un étranger. J'écris ces lignes alors que, dans quelques jours, s'ouvrira à Munich l'*Oktoberfest*, la fête de la bière. La capitale bavaroise va avaler 400 000 amateurs de bière et un important contingent de réfugiés. Une inexplicable ébriété me gagne. Je viens de traverser l'épreuve de la canicule en empathie avec les migrants, et voilà que je me surprends à imaginer la métropole bavaroise en train d'abandonner ses conformités municipales pour nouer son destin avec celui des nouveaux arrivants. Oui, Madame Merkel a renouvelé le cosmopolitisme et fait de l'Allemagne le premier pays à entrer dans la modernité.